



De quoi nos amis à la frontière de la
Chine sont-ils fiers ?

En
quoi
nos



échanges
hebdomadaires s'entrecroisent et
s'encouragent. ...











Những trái sim chín mọng cuối mùa mới gọi heo may. Chòm sao tua rua như giục mạ đến thì. Và hôm nay nhà mình hoàn thành vụ cấy. Những yêu thương, chắt chiu chờ đến mùa vàng ...

P/s: vẫn về tí cho ra vẻ quan trọng thôi 😊. Mấy bố con cấy một mảnh ruộng thôi mà. Đủ thóc nếp để làm bánh trái cho lễ tết trong năm. Vui lắm luôn 😊



16 | CULTURE

Le Monde
VENDREDI 1^{er} AOÛT 2025

Le masque de la commedia dell'arte ou la marque du diable

LE THÉÂTRE AVANCE MASQUÉ – 4/6 – Retour sur cet accessoire qui dissimule l'acteur pour mieux révéler son personnage. Aujourd'hui, l'objet indissociable de l'image d'Arlequin

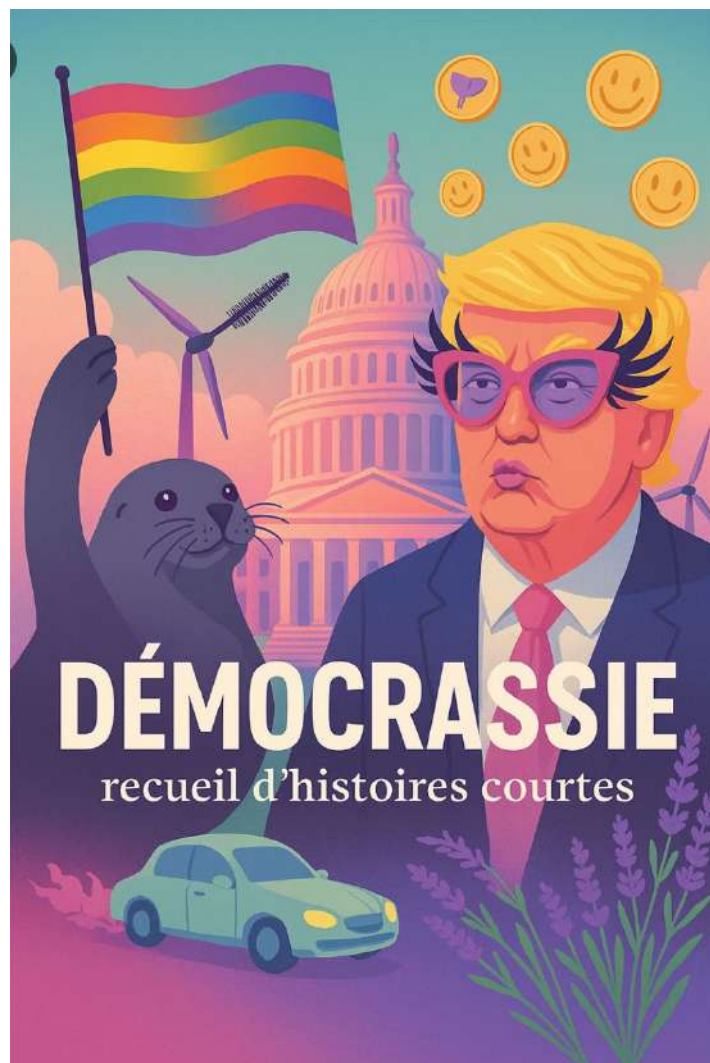
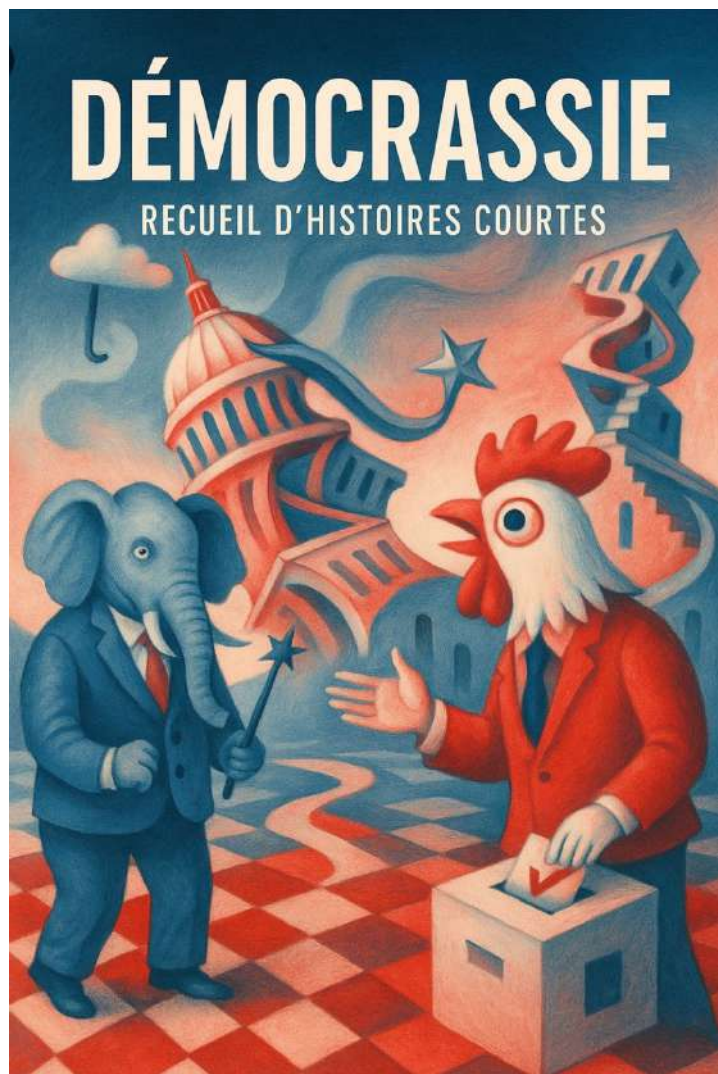
Fonction de caricature

Masque d'Arlequin de la commedia dell'arte en cuir. *mf*

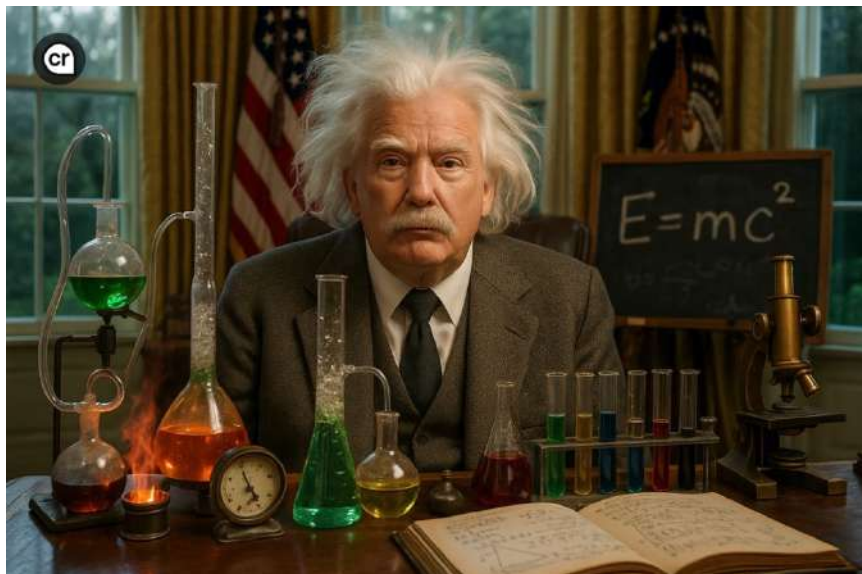
« Tous les rôles ne sont pas masqués : les amoureux et les femmes, notamment, ne le sont pas »

FRANÇOISE DE CROISSETTE
professeure émérite
de l'université Paris-VIII
en études italiennes

FABIENNE DARGE



Donald Trump aurait l'un des QI les plus élevés jamais enregistrés à la Maison Blanche. C'est lui qui le dit. À la même fréquence qu'il affirme avoir gagné l'élection de 2020, inventé le



vaccin contre la Covid, ou posséder les meilleurs mots. Ce dernier point est sans doute vrai, à condition de réduire le vocabulaire anglais à une version d'école maternelle sous Lexomil.

Si l'intelligence se mesurait à la capacité de dire tout et son contraire dans la même phrase, Trump serait un génie. Un génie du chaos syntaxique, de la pensée circulaire et de l'ego obèse. Il s'aime à la première personne, il se flatte à la troisième, et se dédouble à la télévision. Le personnage

Trump commente l'homme Trump avec la distance d'un commentateur sportif décrivant une partie de curling sous acide. Le verbe est confus, le fond est flou, et pourtant tout est absolument, terriblement, incroyablement great.

D'aucuns disent qu'il joue un rôle. C'est un rôle de composition. Et la composition est pauvre. Trump, c'est une pièce en un acte où le héros entre, parle de lui, ment, dérape, puis sort sous les hourras de gens qui applaudissent sans comprendre. On n'est pas loin d'un drame antique. Au lieu du chœur tragique, on a une fanfare MAGA et des casquettes rouges faites en Chine.

Il faut pourtant lui reconnaître une forme de cohérence. Trump est incapable de penser au-delà de son nombril, mais il le fait avec une telle constance qu'on pourrait presque y voir une ligne directrice. Une forme de tunnel mental, long, droit, sans lumière, où seules résonnent les syllabes « me », « mine », « I », et « beautiful wall ».

Quant à sa profondeur intellectuelle, on peut la mettre en parallèle avec sa connaissance de la Constitution, de l'histoire, ou de la géopolitique — c'est-à-dire nulle. Ce serait encore lui faire trop d'honneur. En réalité, il ne s'agit pas d'un manque de culture, mais d'un refus absolu d'en avoir. Une forme d'autodéfense cognitive. La pensée serait une menace. Une fissure dans la forteresse de l'ego. Alors il nie, il réduit, il caricature. Il tronçonne la complexité avec des slogans. Si tout cela échoue, il insulte.

C'est dans ce contexte qu'on comprend mieux le parallèle osé – voire glissant – entre le QI de Trump et les courbes anatomiques de Stormy Daniels. Tous deux sont creusés à des fins spectaculaires. L'un pour exciter les foules, l'autre pour les divertir. L'un fait fantasmer les républicains, l'autre les producteurs de films de niche. Tous deux, à leur manière, incarnent une certaine Amérique : excessive, décomplexée, fascinée par l'argent, l'image, et le vide.

À ceci près que Stormy ne ment pas sur la marchandise.

Trump, lui, vend du vide emballé dans de l'or faux. Une illusion de puissance montée sur talonnettes, qui twitte plus vite qu'il ne pense et considère la nuance comme une insulte personnelle.

Le fondement de Stormy Daniels dépasse en profondeur le QI de Trump. Au moins, elle, elle n'a jamais prétendu diriger le monde.



Il avançait, mâchoire projetée, poitrail bombé comme un coq sous stéroïdes. L'Homme de Neandertal. Une espèce disparue depuis des millénaires, revenue, coiffée comme une meringue orange. Ses doigts boudinés serraient son sceptre : un smartphone, totem d'un monde qu'il croyait dominer par la magie des tweets. Chaque mot était une flèche, chaque faute une arme. Il tapait vite, comme on grave des signes grossiers sur la paroi humide d'une grotte.

Il régnait sur la tribu en hurlant. Pas de feu ni de pierre taillée, juste des slogans.

Trois mots, toujours les mêmes. Simples, percutants, comme un gourdin. Les foules adoraient. Elles scandaient son nom, frappaient leurs poings contre leurs torsos, suintaient la ferveur primitive. Il promettait le paradis : des murs, des frontières, des ennemis à haïr. Chaque grognement déclenchait des transes. Le Neandertal savait séduire. Pas avec des idées, il n'en avait pas. Avec des instincts : peur, colère, rancune.

Quand il parlait, la syntaxe s'enfuyait tel un lapin apeuré. Les verbes tombaient, les accords gisaient, mutilés. Des phrases s'écrasaient contre les rochers du sens. Le langage n'était qu'un bruit pour hypnotiser. Il jurait, accusait, prophétisait. Les autres chefs riaient en secret. Puis tremblaient. Le Neandertal possédait l'arme ultime : la certitude. Il en faisait bouclier, cuirasse, massue. « Moi seul », répétait-il. Ses adeptes hochaient la tête, yeux vides, âmes éteintes.

Il détestait la science, cette traîtresse qui ose penser. Il méprisait les livres, ces pièges à vérités. Il adorait les miroirs. Il s'y contemplait des heures, convaincu que son reflet gouvernait l'univers. Quand la tempête soufflait, il criait que le ciel mentait. Quand les vagues montaient, il ordonnait à l'océan de se retirer. Le Neandertal ne doutait jamais. Il avançait, casque invisible sur la tête, persuadé d'être immortel.

Vint le jour où la tribu commença à siffler. Les tambours se turent, les torches s'éteignirent. Le Neandertal rugit, frappa le sol, jura qu'il reviendrait. Mais l'Histoire a horreur du vide. Elle

referma la grotte derrière lui, doucement, comme on étouffe un feu dangereux. Restent ses empreintes : des tweets fossilisés, des cris gravés dans la boue numérique. On les montre parfois, dans les musées du futur, aux enfants qui rient. On leur raconte qu'un jour, un chef né du Néant a failli ramener la nuit. Et que l'Homme moderne, fasciné par son ombre, a frôlé le précipice, le sourire aux lèvres.

On dit qu'il erre encore. Il gronde sur les réseaux comme un ours blessé. Il hurle à la fraude, au complot, au vol. Il promet le retour, la vengeance, l'apocalypse salvatrice. Il forge des idoles à son image, en plastique doré, qu'il bénit d'une main potelée. Il convoque ses fidèles, leur vend la gloire, le combat, le sang des traîtres. Ses yeux brillent dans l'obscurité numérique. Pas de feu, pas de grotte, juste un écran. Il frappe. Publie. Espère. Le Néant dertal ne meurt jamais. Il se recycle.

Post dédié à Mona.

René Daumal déroule un univers où la logique se dissout. Le Mont Analogue n'obéit pas aux lois connues. Il existe seulement lorsque le regard, le désir et le bon angle solaire convergent. Il appelle l'invisible. « La porte vers l'invisible doit être visible ». Une phrase simple. Une clé pour l'onirisme latent du texte.

Le continent reste caché jusqu'à l'instant où la lumière du soleil lève le voile. Ce moment se fait à l'aube ou au crépuscule, quelques minutes magiques. Le monde visible se déforme. L'expédition aperçoit alors une île immense, comme un rêve matérialisé, une autre réalité qui s'ouvre devant eux.

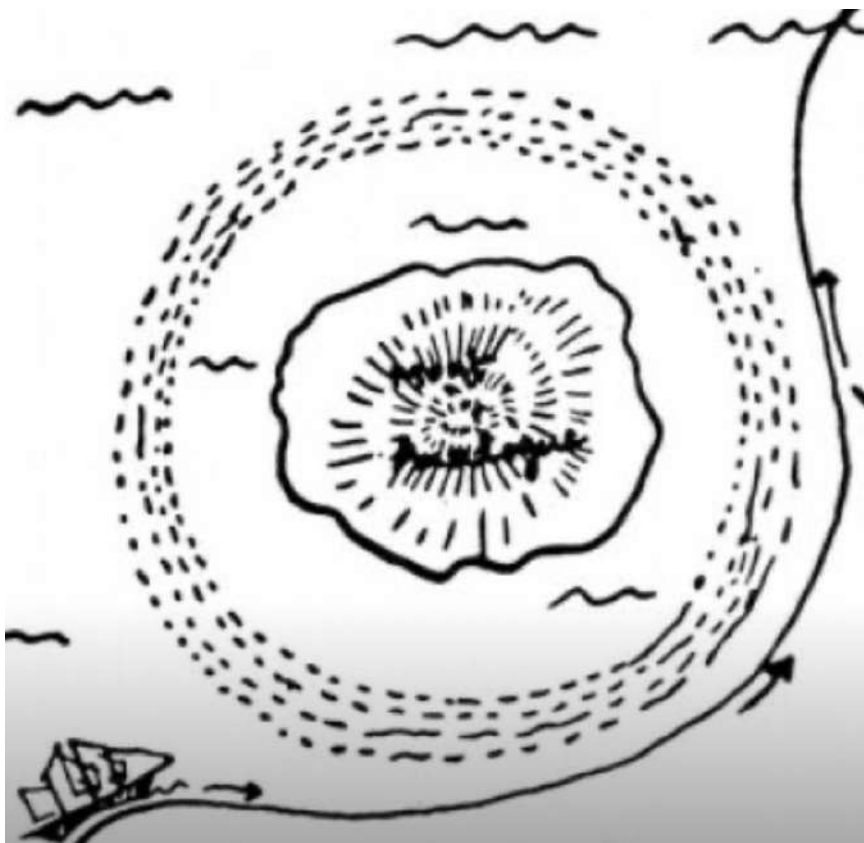
La rencontre avec le guide du Mont relève de la veillée hallucinée. « Un vent surgit sans avertissement... un abîme horizontal d'air et d'eau impossiblement entremêlés ». L'espace même devient onirique. Les éléments semblent animés. La nature parle. L'homme reçoit ses questions en silence.

Dans cette brume étrange, les mots perdent leur pouvoir. « Qui êtes-vous ? » devient une question sans nom, sans étiquette. Les réponses tombent comme des cadavres. Le langage rend fou. Le rêve prend la place du discours.

Au cœur de l'ascension invisibilisée, un joyau surgit. Brillant comme une goutte de rosée, il émerge du sable : un peradam. Il ne se voit pas, sauf par ceux qui brûlent de le chercher. La valeur n'est pas matérielle : elle est désir, poésie, quête intérieure.

Le récit se pose en rêve guidé. Chaque pas soulève l'inconnu. Chaque ombre semble habitée. Quand on gravit une paroi, le sommet est toujours hors de portée. Il reste suggestion. Pourtant, c'est cette absence d'achèvement qui rend le texte vivant.

Daumal questionne le sens de la réalité : le visible dissimule souvent l'essentiel. Ce que l'on voit n'est pas ce qui existe vraiment. Le rêve révèle ce qu'il faut chercher et ce qui est muet. À la fin du fragment, il n'y a plus ni explication, ni conclusion. Le récit s'arrête en pleine phrase. Le silence devient force. L'ascension reste suspendue. Comme un rêve interrompu. Une porte entrouverte sur un infini possible. Ton Mont analogue c'est peut-être ce qui ne se voit pas encore. Ce que seuls les regardants passionnés entrevoient au bord d'un matin. Une montagne qui n'existe pas sauf dans une géographie intérieure. Un lieu onirique où le langage s'efface.



Il y a des mots qui sonnent juste. Qui claquent comme un verdict. Frustratie, par exemple. Contraction de "frustration" et de "démocratie". Le genre de néologisme qui surgit quand les mots d'hier ne suffisent plus à décrire ce qu'on vit.

La frustratie, c'est ce moment où la démocratie ne fait plus rêver. Le débat n'élève plus. La participation ne mobilise plus. Chacun se la joue perso. Chacun défend son bout de gras, son intérêt court, son confort immédiat. Ce n'est plus la volonté générale, c'est la somme des volontés particulières. Sans lien, sans projet, sans boussole.

Prenons un exemple simple : les retraites. On veut qu'elles soient plus hautes, qu'elles arrivent plus tôt, mais on refuse de cotiser davantage ou de travailler plus longtemps. Résultat : blocage. Chacun campe sur ses positions. Tout le monde s'énervé. La frustratie monte.

Le plus préoccupant, c'est qu'on ne sait plus mettre des mots sur nos maux. On s'agace sans pouvoir formuler pourquoi. On tweete plus vite qu'on ne réfléchit. On réduit la pensée à des punchlines. On mélange colère et opinion. Comme on ne trouve pas les bonnes nuances, on attaque. L'autre devient une cible, pas un interlocuteur. Il ne pense pas comme moi ? C'est un vendu. Un traître. Un idiot. La frustration, c'est aussi cette impuissance à bien dire, qui dégénère en agressivité.

Les responsables politiques ? Ils en deviennent les haut-parleurs. Ils ont renoncé à la complexité. Ils ne font plus de pédagogie. Ils préfèrent flatter les colères que de les encadrer. Ils n'ont plus le courage d'expliquer une vérité qui dérange. On attendrait d'eux qu'ils haussent le niveau. Ils creusent les clivages. L'autorité morale laisse place à la stratégie d'indignation.

Dans ce climat, tout devient inflammable. Il n'y a plus de terrain d'entente. Plus de confiance. Plus de patience. Les extrêmes prospèrent, les modérés désertent. La frustration s'installe comme un brouillard : on sait qu'on avance, mais plus vers quoi. On s'indigne, on ne s'organise plus. On vote, sans espoir. Ou pire, on ne vote plus du tout.

La frustration n'est pas une crise passagère. C'est une alerte. Un signal que notre démocratie se détraque parce que l'individu a pris toute la place, que la parole s'est vidée de sa précision, et que ceux qui nous gouvernent n'ont plus ni le mot juste ni le geste fort.

La question n'est pas de revenir en arrière. Mais de retrouver un lien. Un langage. Une exigence collective. Sinon, la frustration gagnera. Et avec elle, l'illusion que la démocratie n'est qu'un décor, alors qu'elle est, en réalité, ce que nous en faisons.

Ils vivaient dans le meilleur pays du monde. C'était écrit partout. Sur les murs, les écrans, les drapeaux. « America First ». Une incantation. Une promesse. Une excuse.

Chaque matin, les Haut-Parleurs égrenaient les instructions : méfiez-vous des « Fake News », protégez-vous du « Deep State », honorez les « Alternative Facts ». Le citoyen modèle ne doutait pas. Il consommait l'information certifiée conforme. C'est-à-dire validée par « l'Agence de Vérité Patriotique ». Celle qui avait remplacé les vieux journaux, depuis qu'on avait désigné la presse comme « Enemy of the People ». Les enfants apprenaient tôt à réciter la chronologie du Progrès : Construction du Mur, « Abolition de la Pensée Faible », « Dénonciation des Sorcières » (alias les juges indisciplinés), Purification du Langage. Le tout sous la



bannière du « Law and Order », flambeau du redressement moral. Quiconque manifestait un doute était suspecté de sympathies « Antifa », ou pire, de tolérance.

La police migratoire menait des opérations de « Catch and Return ». Les étrangers sans papiers, les apatrides climatiques, les dissidents à accent, tout ce monde était « remigré ». Terme propre, presque hygiénique. On évitait les mots sales comme « expulsion ». L'État ne faisait que « corriger les flux illégitimes ». Il fallait protéger le territoire des Anchor Babies, ces enfants-piègeries conçus pour saboter la souveraineté.

Quant au « China Virus » frappa, on accusa l'étranger. Puis le voisin. Puis le médecin. On enferma les malades, puis les sceptiques, puis les intellectuels. Chaque confinement était une Opération Préventive de Liberté. Ceux qui refusaient la vérité officielle étaient contaminés. D'abord socialement. Puis physiquement.

L'élection suprême n'eut pas lieu. À la place, un « Scrutin Patriotique » sélectionna les plus fervents. Les autres furent priés de rester chez eux, par mesure de sécurité. « Stop the Steal », avait prévenu le Président. Qui n'avait jamais cessé d'être président, puisque l'alternance est une illusion inventée par le Deep State.

Les derniers récalcitrants furent rééduqués. Pas avec des chaînes. Avec des contenus. Capsules de réassurance. Témoignages certifiés. Vérités refondées. À l'issue du programme, beaucoup demandaient eux-mêmes à rejoindre les Milices de la Vérité. On leur offrait une casquette et un pistolet à phrases.

La langue s'était affinée. Plus courte. Plus nette. Les mots complexes, inutiles. Freedom, Patriot, Strong, Enemy. Tout se rangeait en deux colonnes : loyal ou dangereux. Chaque doute équivalait à un crime. Chaque silence, à une trahison.

Certains disaient que ce n'était pas mieux avant. Mais ceux-là n'étaient plus là. Trop faibles pour cette époque. Trop incertains. Trop humains.

Le monde d'après parlait fort. Et pensait peu.



Il affirmait que le « deep state » était partout. Dans les couloirs du pouvoir, sous les bureaux, derrière chaque porte capitonnée. Une armée invisible, liguée contre lui. Lui, le martyr en cravate rouge. Il hurlait qu'on voulait sa peau, qu'ils truquaient tout : les élections, les tribunaux, la météo, peut-être même la gravité. Une conspiration tentaculaire, opérée par des ombres armées de paperasse et de badges anonymes. Lui, il détenait la vérité, selon l'heure et le public.

Avant de devenir le prophète des patriotes éveillés, il vantait la loyauté de ses institutions. « Le FBI ? Des gens formidables », lançait-il en 2016, sourire carnassier, prêt à sceller la victoire avec la bénédiction des mêmes qu'il dénoncera plus tard comme des traîtres. Puis vint

l'enquête, les perquisitions, les mises en accusation. Miracle de la rhétorique : les héros d'hier devinrent les rats d'égout. « Corrompus, malhonnêtes, pires que des espions », éructait-il à la première caméra disponible, drapé dans la toge de la victime cosmique.

Chaque tweet – pardon, chaque « Truth » – sonnait comme un cri de guerre : « Ils veulent détruire l'Amérique ! » Comprenez : ils veulent me contrarier. Pour convaincre la foule, il brandissait des preuves imaginaires, des complots hydresques : juges vendus, médias enchaînés, militaires possédés par des forces occultes. Dans ses récits, tout le monde avait un masque, sauf lui. Lui seul incarnait la lumière. Une lumière orange, certes, mais une lumière. Le plus savoureux restait ses nominations. Combien d'agents du soi-disant « deep state » avait-il placés lui-même ? Des juges, des généraux, des conseillers « incroyables » avant qu'ils ne deviennent, après un désaccord, « faibles », « stupides », ou carrément « ennemis du peuple ». Comme cette maxime qu'il aurait pu graver sur ses tours : « Loyal, jusqu'à ce que tu dises non. » Dès lors, le coupable n'était jamais lui. C'était le système, ces marionnettes fantômes qui agissaient dans les ténèbres, sauf quand elles signaient ses décrets.

Quand les théories les plus folles jaillirent des recoins d'Internet, il ne les calma pas. Il les cajola. « Peut-être que c'est vrai, peut-être pas mais les gens posent des questions. » Les gens,

cet alibi commode pour justifier chaque délire. Le deep state devenait un monstre utile : assez effrayant pour mobiliser ses troupes, assez vague pour que personne ne puisse le toucher.

Aujourd'hui encore, il jure que tout est truqué. Procès, primaires, sondages. Même les urnes sont devenues des espions. Et lui ? Toujours la victime héroïque. Il se bat, dit-il, pour sauver la nation d'un complot qui contrôle tout sauf lui, bien sûr. C'est ça, le paradoxe trumpien : si le deep state est si puissant, comment expliquer qu'il ait survécu, tweeté, trôné quatre ans à la Maison-Blanche ? Réponse simple : « Parce que je suis Trump. Et eux, des losers. »

Sur le green, tout est calme. Soleil rasant, herbe impeccable, drapeau immobile. Trump, silhouette reconnaissable entre mille, bedaine fière et casquette rouge vissée sur la tête. Il conduit sa voiturette comme un roi promène sa monture. Soudain, dans un geste discret – ou ce qu'il pense être discret –, son caddie dépose une balle



là où elle ne devrait pas être. Un petit glissement de poignet. Hop. Voilà la balle à une encablure du trou. Personne n'a vu, sauf la caméra.

Cette scène pourrait prêter à sourire si elle ne résumait pas à elle seule toute la trajectoire d'un homme. Car il ne s'agit pas d'un écart de conduite anodin. C'est une signature. Un mode opératoire. Trump, c'est l'homme qui triche même à un jeu sans enjeu. Un green désert. Aucun adversaire. Aucun trophée. Juste lui, sa balle, et ce besoin irréprensible de gagner. Toujours. Même quand il n'y a rien à gagner. Même quand personne ne regarde. Surtout quand personne ne regarde.

On parle ici d'un président des États-Unis. Pas d'un papy grincheux qui resquille au mini-golf. Pourtant, tout est là : le rapport au réel distordu, la mise en scène permanente, l'obsession de la victoire – quitte à redessiner les contours du terrain, à effacer les règles, à inventer sa propre version des faits. Ce coup de golf, c'est une parabole. La balle, c'est la vérité. Le green, c'est l'Amérique. Et Trump, comme toujours, veut que tout lui obéisse.

Il a maquillé ses bilans, gonflé ses réussites, truqué ses faillites. Il a crié à la fraude électorale tout en multipliant les manipulations. Il a inventé des foules, des ennemis, des complots, comme d'autres inventent des parcs d'attractions. Tout, chez lui, n'est que décor et illusion. Une immense partie de golf où le score importe moins que le récit. Peu importe la balle : il suffira de dire qu'elle est tombée dans le trou.

Ce petit geste, filmé par hasard, dit tout. Il ne triche pas parce qu'il est contraint. Il triche parce que c'est sa nature. Il triche comme il respire. Comme il tweete. Il ment par réflexe. Il se fabrique une réalité parallèle à la minute, avec l'aplomb d'un vendeur de steaks estampillés « Trump Certified ».

Pendant ce temps, ses partisans continuent de l'applaudir. De le croire. De le suivre, balle après balle, dans un parcours dont il est le seul à connaître les règles. Il pourrait poser un drapeau sur un bunker et jurer que c'est un green. Ils y croiraient. Parce que l'important, ce n'est pas le jeu. C'est le spectacle. Trump, depuis toujours, ne joue pas pour gagner. Il joue pour qu'on le regarde.

Cette vidéo est ridicule. Pathétique, même. Elle est surtout terriblement juste. Parce qu'elle capte, en trois secondes et une balle déplacée, toute la mécanique d'un personnage qui ne sait plus – ou n'a jamais su – faire la différence entre le jeu et la triche, entre la réalité et le récit, entre le monde tel qu'il est et celui qu'il invente. À ce niveau-là, ce n'est plus du golf. C'est une farce nationale.

TEXTE Hanna Siemiatycki



Les membres du groupe 1VERSE. En haut, de gauche à droite, Seok et Hyuk. En bas, de gauche à droite, Aito, Kenny et Nathan.

De la Corée du Nord à la K-pop

YU HYUK ET KIM SEOK ONT FUI LEUR PAYS À L'ADOLESCENCE. APRÈS UN LONG PÉRIPLE ET DES ANNÉES D'ADAPTATION DIFFICILES, LES DEUX JEUNES NORD-CORÉENS, AUJOURD'HUI ÂGÉS DE 25 ANS, ONT INTÉGRÉ LE BOYS BAND 1VERSE, QUI COMPTE AUSSI UN DANSEUR JAPONAIS ET DEUX AMÉRICAINS D'ORIGINE ASIATIQUE. UN GROUPE QUI TRADUIT LA VOLONTÉ D'UNE INDUSTRIE DE LA K-POP DE SE MONTRER UN PEU MOINS NORMÉE.

L'UNA GRANDI dans la rue. L'autre écoutait de la K-pop en secret. Lorsqu'ils ont fui la Corée du Nord, Yu Hyuk à 13 ans et Kim Seok à 19 ans, auraient-ils pu imaginer qu'ils compteraient parmi les premiers transfuges à pénétrer l'industrie ultra-normée de la K-pop ? Pourtant, à 25 ans, tous deux ont débuté au sein du boys band 1VERSE (prononcé « universe ») qui a donné son premier showcase à Séoul le 18 juillet. Le groupe, où ne figure aucun Sud-Coréen, se veut délibérément multiculturel et international. Il comprend aussi Kenny, un Américain d'origine chinoise de 22 ans familier du R'n'B ;

Aito, un danseur japonais de 20 ans aux multiples récompenses ; et Nathan, un Américain de 24 ans d'origine laotienne et thaïlandaise déjà connu des réseaux sociaux. Fondée en 2019, par Michelle Cho, une ancienne de SM Entertainment (l'une des plus grandes firmes de K-pop du pays), leur label, Singing Beetle, prône par son slogan une « K-pop plus saine » – pour marquer sa différence dans une industrie qui a parfois maltraité ses artistes – « et inclusive », d'où la présence des deux Nord-Coréens. Hyuk et Seok ont connu des enfances diamétralement opposées.

Élevé par son père et sa grand-mère paternelle, le premier évoque sans détour la grande pauvreté de sa province natale, le Hamgyŏng du Nord : « Je passais le plus clair de mon temps dans la rue. À 9 ans, j'ai arrêté l'école : je devais travailler pour aider ma famille. Je vivais au jour le jour. C'était de la survie. » Jusqu'à sa fuite, en janvier 2013, il ignorait tout de la K-pop. Et même de la Corée du Sud. « Je ne savais même pas que d'autres pays existaient », confie-t-il. Lorsque Yu Hyuk a eu 13 ans, sa mère, qui avait divorcé de son père et gagné la Corée du Sud deux ans plus

tôt, l'a incité à la rejoindre. « Je ne voulais pas partir. Ma seule source de bonheur, c'était ma famille. Mais mon père m'a convaincu de fuir pour une vie meilleure », raconte-t-il. Ce périple d'environ sept mois, Hyuk l'a entamé seul. Sur son chemin, il a rencontré d'autres transfuges. « J'ai risqué ma vie. Je ne savais ni où j'allais ni à quelle distance j'étais de ma destination. C'était épuisant, et effrayant. » Jusqu'en 2019, Kim Seok a pour sa part vécu près de la Chine, dans la province de Ryanggang, où il menait une vie « assez confortable », centrée sur le sport de haut niveau : ➔

© ncurved

À Séoul, Seok s'émerveille des smartphones et surtout de l'application Naver Map, le Google Maps sud-coréen. «Je pouvais voir toutes les routes de Corée du Nord, même la petite ville où j'ai vécu.»

→ « Je jouais au football toute la journée, et le soir, au tennis de table. Mon père m'avait construit une table exprès. Ma mère me faisait étudier avec beaucoup d'enthousiasme. J'ai aussi appris à jouer de la guitare avec mon cousin. » En dépit des risques, il parvenait à se procurer des vidéos de K-pop, par du trafic à la frontière avec la Chine. Un acte passible de lourdes peines : depuis 2020, la Corée du Nord a criminalisé tout contact avec du contenu culturel étranger. Deux ans plus tard, deux adolescents de 16 ans étaient même publiquement condamnés à douze ans de travaux forcés pour avoir consommé des vidéos de K-pop. De sa fuite, qui a duré près d'un an, Kim Seok ne dira rien. « Afin de protéger ceux qui m'ont aidé. »

À leur arrivée au Sud, passage obligé par les hanawon, ces centres d'intégration qui accueillent et « forment » les réfugiés nord-coréens à leur nouvelle vie, pendant environ trois mois. « On ne m'a jamais demandé d'en parler ! », s'exclame Hyuk, impatient d'évoquer cette expérience. Étant un jeune ado, il est envoyé dans un centre pour femmes. « Je partageais la même chambre avec elles. On m'a aimé. J'ai vraiment apprécié cette période », confie-t-il. Son plus grand choc culturel ? Lorsqu'on lui a servi un bol rempli de bœuf. « Je n'en avais jamais vu. Au Nord, on n'avait pas le droit d'en manger. Cette viande et toute l'huile représentaient au moins trois ans de graisses. Et là, il y en avait tellement ! C'était fou. Je ne risquais plus de mourir de faim », explique-t-il.

Arrivé à 19 ans, Seok a été envoyé dans un hanawon pour hommes, où il était le plus jeune. « Je voulais

rester avec celles qui m'étaient devenues proches. Mais, finalement, j'ai beaucoup appris auprès des plus âgés », se remémore-t-il. Là-bas, il a pu renouer avec sa passion du sport. « Avec les gars, on jouait au volley. » Il s'émerveille des smartphones et surtout de l'application Naver Map, le Google Maps sud-coréen. « Je pouvais voir toutes les routes de Corée du Nord, même la petite ville où j'ai vécu. C'était vraiment cool », se rappelle-t-il.

S'adapter à la Corée du Sud a été finalement plus difficile. Après le hanawon, Hyuk a vécu avec sa mère, mais leur mésentente l'a conduit en internat. « Toutes les épreuves que j'ai traversées étaient marquées par son absence. Je lui en voulais. Aujourd'hui, j'ai mûri », reconnaît-il. Pour être « plus à l'aise », il a souhaité

être envoyé vers des établissements scolaires spécifiquement conçus pour accueillir les Nord-Coréens. « Mais on montait des projets d'échange avec des écoles "normales", où j'ai pu me faire des amis sud-coréens. Les liens n'étaient pas complètement coupés », tient-il à préciser.

Dans les moments difficiles, le jeune homme prend l'habitude d'écrire pour retranscrire ses émotions. « Au lycée, j'ai rejoint un club de rap. Un professeur m'a alors encouragé à poser des mots sur mon histoire et à chanter lors d'un festival », se souvient-il. Après un échec à l'université et des petits boulots, dont un travail à l'usine, il a été le premier à rejoindre Singing Beetle, en 2023, après une audition. « J'étais impatient que d'autres membres arrivent. Je ne pensais pas à mes origines, juste à former

un groupe soudé », affirme le rappeur de lVerse.

De son côté, Seok espérait poursuivre sa carrière dans le ballon rond, lui qui avait remporté un tournoi à Pyongyang. À 20 ans, il a d'abord rejoint la K3 League, 3^e division du championnat de football sud-coréen. « Mais c'était vraiment difficile de rattraper le retard causé par ma fuite. Je devais faire la navette entre le travail et le club. J'étais vraiment épuisé », se souvient-il. Il a finalement préféré s'inscrire à l'université, dans le dessein de devenir entraîneur et ouvrir une salle de tennis de table. Là encore, son projet a été mis à mal par des difficultés en informatique et en langues étrangères, en plus des cinq heures de trajet aller-retour et d'un mi-temps à l'usine. C'est alors qu'un ami l'a poussé à tenter sa chance chez Singing Beetle. Il s'est rendu à une audition, « par curiosité », sans imaginer qu'il deviendrait le deuxième membre du groupe dans un contexte musical en pleine mutation. Car, si l'industrie de la K-pop ne montre pas de signe d'essoufflement, le cas de lVerse confirme la volonté des productions de se renouveler face à un marché de plus en plus mature et concurrentiel. Le 18 juin, le groupe Be Boys ouvrait la voie en intégrant lui aussi un membre transfuge : Kim Hak-seong, 21 ans, a fui la Corée du Nord en 2017 et a été révélé aux Sud-Coréens lors du télé-crochet « Makemattel », en 2024. Le phénomène pourrait faire des émules puisque la présence de Nord-Coréens semble en mesure d'attirer de nouveaux investisseurs internationaux, tout en renouvelant l'intérêt d'un public rompu aux codes traditionnels du genre. (M)



De gauche à droite, Kenny, Seok, Hyuk, Nathan et Aito.



라보엠 이야기 2

76년 12월, 서울 남산 국립극장,
국립오페라단의 라보엠 공연

미미 Soprano 이규도,
로돌포(시인) Tenor 안형일,
마르첼로(화가) Baritone
오현명, 폴리네(철학자) Bass
이인영

로돌포 안형일의 <그대의 찬
손> 에 이은 미미의 <내 이름은
미미> 가 끝나자 청중들은
로돌포의 완벽한 하이 C 와
미미의 미모와 아름다운
노래에 열광했다.

2막은 크리스마스 이브,
파리의 가난한 젊은이들이
모여사는 학구방 라탱구역에
있는 카페 모뎬, 당시는
라틴어가 필수학문이었기에

소르본느대학이 있는 이 지역을 라탱구라 불렀다.

모두들 차가 없던 그 시절엔 국립극장에서 공연을 마치면 삼삼오오 장춘단 공원길을 걸어내려가 카바이트 호롱을 켜놓고
장사를 하던 포장마차나 족발집에 들러 뒤풀이를 하는 낭만이 있었다. 뒤풀이를 안하면 삼대가 재수없다는 둥 해가면서

사진은 2005년 금호아트홀에서 안형일 선생님 독창회를 마친 후 내 스승이신 오현명선생님과 셋이서 찍은 것





POLITIQUE

Tournée du président de l'Assemblée nationale 8
au Sénégal, au Maroc et en Suisse

ÉCONOMIE

Des produits vietnamiens gagnent 10
en popularité au Royaume-Uni

**SOCIÉTÉ**

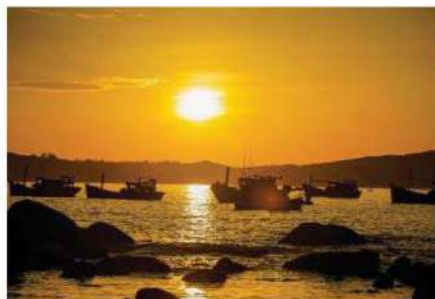
Favoriser le droit d'éducation grâce aux internats 14

ETHNIES ET MONTAGNES

Cours d'écriture khmère en tant que 18
quand la tradition se transmet

PHOTOREPORTAGE

L'authenticité du marché aux poissons 20
de Phuoc Dong

**SPORTS**

SEA Games 33 : le Vietnam vise 22
entre 80 et 100 médailles d'or

PORTRAIT

Victor Vu, l'équilibriste du cinéma vietnamien 24

CULTURE

Mode : le "made in Vietnam" conquiert le Moyen-Orient 28

DOSSIER

Repenser la consommation énergétique 31
pour un avenir durable

**INTERNATIONAL**

Véhicules électriques : 40
l'Europe accélère sur les bornes de recharge

FRANCOPHONIE

L'OIF au 98^e Congrès de l'Association américaine 44
des professeurs de français

DIASPORA

Le th vietnamien envole le Canada 54

CUISINE

Le chắt u đồ u xanh, 58
une harmonie de saveurs

**PUBLIREPORTAGE**

Saigontourist : 50 ans d'essor aux côtés du pays 60

**LE COURRIER
DU VIETNAM**

Publié par l'Agence Vietnamienne
d'Information (AVI)

RÉDACTRICE EN CHEF : Nguyễn Hồng Nga

RÉDACTRICES EN CHEF ADJOINTES : Đoàn Thị Y Vi - Nguyễn Thị Kim Chung

Siège social : 79, rue Ly Thuong Kiêt, arr. de Hoàn Kiếm, Hanoï - Tél.: (+84) 24 38 25 20 96

Abonnement et publicité : (+84) 24 39 33 45 87 - Courriel : courrier@vnanet.vn

Bureau de représentation à Hồ Chí Minh-Ville : 116-118, rue Nguyễn Thị Minh Khai, 3^e arr, Hồ Chí Minh-Ville

Tél.: Publicité : (+84) 28 39 30 32 33 - Abonnement : (+84) 28 39 30 45 81 - Courriel : courrierhcm@gmail.com

Photo de la Une : VNA/CVN - Impression : VINADATAXA

Maquette : Marc Provot et Dang Duc Tuê - Permis de publication : 25/GP-BTTTT

Sanur, le 29/07/2025

Bonjour,

Des 25 000 photos prises lors de mes différents séjours vietnamiens, j'en ai extrait une petite centaine pour construire un reportage consacré aux vendeuses -voire vendeurs- de rue à Hanoï.

Ces photos datant de deux à trois décennies sont d'abord un témoignage sur une époque révolue, le contexte général dans lequel elles s'inscrivaient s'étant de beaucoup modifié depuis le début des années 1990.

Certes, encore aujourd'hui, l'économie informelle, incarnée notamment par les vendeuses de rue, existe encore au Viet-Nam comme dans les pays asiatiques environnants.

On peut donc encore aujourd'hui, mais de moins en moins, découvrir ces vendeuses, coiffées du célèbre et iconique chapeau conique, déambuler dans les rues des villes à la recherche de clients.

Mais son devenir est fortement menacé et remis progressivement en cause par les évolutions des habitudes des consommateurs et celles de l'urbanisme, par les conditions de circulation, par des "normes" diverses et en nombre croissant, par les crises climatiques de plus en plus fréquentes et, en conséquence, par les aléas et difficultés rencontrées par les acteurs de cette fabuleuse scénographie naturelle qui, pourtant, avait traversé les siècles.

Cette activité est donc, du moins dans ses conditions d'exercice traditionnel, condamnée à évoluer, une évolution qui a déjà largement commencé. Ce qui, et c'est le sens de mon travail photographique, fait des images des trois diaporamas qui accompagnent cette feuille de route déjà des images d'archives.

bien amicalement

Jean-Michel Gallet

Paris, le 01/01/2025

Paris, le 11/01/2025 – Paris, le 26/07/2025

Feuille de route 86 : « vendeuses de rue à Hanoi »



**

Elles sont incontournables, les vendeuses de rue au Viet Nam. Certes, pour répondre aux besoins des autochtones auprès desquelles ils s'approvisionnent ou se substantent au coin des rues ou sur les trottoirs. Mais aussi, et de plus en plus, pour remplir les cartes photos des touristes. Mais au-delà de l'image d'Épinal quelles incarnent, qu'en est-il de la réalité ?

quelle peut être la vie quotidienne de ces vendeuses ? et surtout quel peut-être leur avenir ?

**

- **Hanoi, il y a 2 à 3 décennies**

Quel visiteur du Viet Nam n'a jamais été tenté de fixer, autrefois sur un film, aujourd'hui dans sa « boîte à pixels », la découverte de ces marchandes, au pas chaloupé, palanche sur l'épaule ou poussant un vélo, lui aussi surchargé de marchandises. Un spectacle de rue que l'on peut encore découvrir dans tout le pays, et particulièrement à Hanoi, là où le nombre et la variété des situations rencontrées est la plus importante.



Carte du Viet Nam

Mais, il y a deux ou trois décennies, cette activité confortait l'image d'un Viet Nam éternel, d'un Viet Nam pas très éloigné de celui que retraçaient les quelques clichés et les cartes postales de temps encore plus anciens.



Vue du marché de Hanoï vers 1900, photo extraite d'une revue française nommée « Revue illustrée », (tome relié de 1902)



3013. TONKIN - Hanoi — Petites marchandes de fleurs



Une vendeuse des fruits et des canne à sucre dans le vieux quartier avant 1930.



Les vendeuses ambulantes vendent des nourritures de rue sur le trottoir avant 1932.



Hanoi - 47, rue Hang Bac - entre 1980 et 1982 (1)



Hanoi -marchande de légumes-entre 1980 et 1982 (1)



Hanoi-marchandes de rue-entre 1980 et 1982 (1)



Hanoi - marché - entre 1980 et 1982 (1)

**

Les photos des diaporamas joints à cette feuille de route, prises à la fin du siècle dernier ou au tout début de ce siècle, reproduisent des scènes guère éloignées de celles de ces photos, la couleur en plus.

Une ambiance certes photogénique pour le visiteur. Mais que pensent ces vendeuses de rue de leur condition sociale ?

- **Nous préférierions vivre dans nos villages »**

Écoutons (2) les témoignages de ces vendeuses de rue. Ces témoignages qui, au second degré, reflètent l'âme vietnamienne, centrée sur la famille, le travail et l'esprit de sacrifice, mais traduisent d'abord la réalité de leur condition sociale.

- « mon mari élève des cochons. Ce n'est pas assez pour nourrir mes enfants .. Je me lève à 2h.30 pour aller au marché jusqu'à 3 heures. Puis, je prépare les légumes. On n'a pas assez de surface pour vivre de notre terre. C'est pourquoi, je viens ici. Bien sûr, je préférerais rester chez moi avec toute ma famille et prendre soin de mes enfants. »
- « l'argent, c'est pour mes enfants. Je veux qu'ils aillent au collège .. si les affaires ont été bonnes, j'arrête le travail vers 4/5 heures de l'après-midi. Sinon, je travaille jusqu'à 19 h.00. Puis, manger, se laver et dormir jusqu'au lendemain. »
- « je retourne à la campagne tous les 10/12 jours pour apporter à ma famille une vingtaine de dollars »
- « on avait perdu nos terres .. mon mari travaillait dans la construction .. Il a eu un accident et il est mort trois mois après. Je dois donc élever seule mes enfants. J'ai trois enfants à élever. C'est dur. »
- « Je veux envoyer mes enfants dans une école professionnelle pour qu'ils aient un bon travail plus tard. Mon mari était chauffeur, mais il est tombé malade. Maintenant, il s'occupe des enfants .. je me lève chaque matin à 4 heures et commence à vendre dans les rues vers 8 heures. Je reviens à mon hébergement vers 19 heures du soir. Un hébergement qui nous coûte 0,35 \$ par nuit. Il est loin du centre-ville. Je le partage avec 10 autres femmes »

**

A cette vie difficile, loin de ce qui leur est le plus cher, leur famille (3), s'ajoutent des difficultés conjoncturelles.

Il en fut ainsi, par exemple, lors du covid-19, virus qui condamna au chômage toutes les commerçantes de rue, mais comme évidemment bien d'autres activités.

Et, ce qui revient souvent dans leurs témoignages, leurs relations avec les autorités publiques et surtout policières ne vont pas toujours sans problèmes : « ce que je déteste le plus, c'est quand la police nous chasse. Le travail est assez difficile sans cela » (2).



Hanoi – croisement des rues Hang Ba-Nguyen (le 17/07/2000)

**

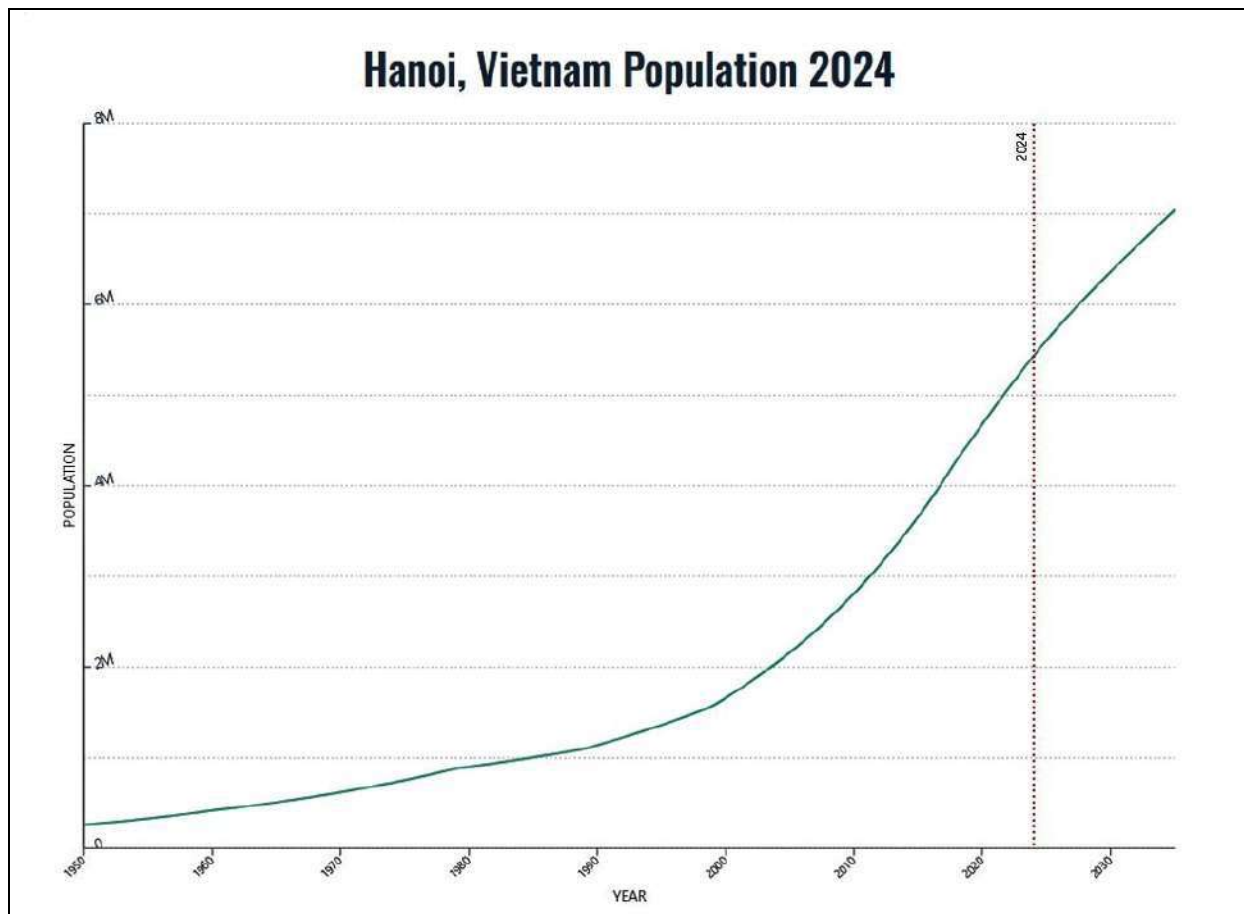
A dire vrai, la police a plutôt une attitude ambiguë à l'égard des vendeuses de rue. Parfois, pour des motifs tels la sécurité alimentaire ou la nécessaire fluidité du trafic ou en application d'un règlement administratif, au demeurant, fort confus ou pour ne pas donner une image négative de la capitale, elle décide de faire la chasse aux vendeuses de rue. Mais, en règle générale, elle laisse faire.

Les autorités officielles ne sont pas exemptes de ces ambiguïtés. Ainsi, en avril 2022, une proposition du Comité populaire d'Hanoi avait envisagé sur une période de trois ans, de supprimer les vendeuses de rue et de les remplacer par des « distributeurs automatiques à casiers ». Proposition qui avait suscité la colère des vendeuses : « si la ville installe des distributeurs, je vais perdre mon travail et je n'aurais plus d'argent pour payer l'école de mes enfants. » (4 et 5).

- **Quel avenir pour les vendeuses de rue ?**

En réalité, ces tergiversations s'expliquent par le fait que les autorités officielles s'interrogent sur le devenir de cette ancestrale modalité de vente qui va devoir faire face à des mutations, au demeurant déjà largement en cours. Certes, certains médias vietnamiens affirment que nombre d'Hanoïens resteraient attachés à cette traditionnelle forme de commerce. Mais il est surtout vrai qu'un nombre croissant d'entre eux s'approvisionne dans des superettes en forte multiplication. La raison en est évidente : la population de la capitale a « explosé » depuis le

début de ce siècle, modifiant inévitablement les modes de vie de ses habitants, ne laissant subsister la vente de rue qu'essentiellement et partiellement dans le quartier touristique de la ville, celui lové autour du célèbre et historique lac Hoàn Kiếm (6). Une modalité de vente qui, en conséquence, essaie de s'orienter principalement vers la vente touristique, assez loin de l'ancienne symbiose entre Hanoïens et les vendeuses de rue.



Pourrait-il en être autrement quand le paysage urbain a connu en quelques années des bouleversements plus profonds que ceux des siècles précédents ?



Line 3 of the Hanoi metro in test phase



- La fin d'une époque ?

Dans ce contexte en pleine mutation, combien de temps encore survivront les vendeuses de rue ?



Et surtout, demain, qui acceptera encore ce type de travail : « j'accepte de me sacrifier pour que mes enfants puissent aller le plus longtemps possible à l'école » entend-on dans les témoignages des vendeuses de rue. Mais combien de ces enfants -diplômés- accepteront de vivre la vie de leur mère ?

Certes, les vendeuses de rue, avec leurs chapeaux coniques, font partie pour les touristes, en nombre croissant, du patrimoine culturel et symbolique du pays.

Demain, les vendeuses ne survivront-elles que comme faire-valoir des activités touristiques, comme le sont devenus les cyclo-pousses ?



Où ne figureront-elles plus que dans les musées ?

Voilà, en tout cas, une bonne raison de découvrir les photos des diaporamas joints à cette feuille de route. Réalisées à la fin du siècle dernier ou au tout début de ce siècle, elles témoignent d'une époque où la vente de rue était encore en totale symbiose avec les besoins économiques et sociaux vietnamiens.

Jean-Michel Gallet

- (1) photos du fonds John Ramsden – EFEO (École française d'Extrême Orient)
- (2) voir le « musée des femmes du Viet Nam » à Hanoi
- (3) le viscéral attachement à leur famille s'explique, en plus des liens personnels qui se créent en principe entre membres d'une même famille, par ce qui constitue la base de la société vietnamienne : « le culte des ancêtres ». Un concept qui repose sur l'idée que ce que nous traduisons par « âme » ou « esprit » du défunt survit après sa mort et continue à veiller sur sa descendance. Descendance qui, en conséquence, doit continuer à honorer ses ancêtres
- (4) voir Vietnam news (29/04/2022) : « street sellers under threat from controversial vending machine plan »
- (5) fin 2023, je n'ai guère vu de ces distributeurs automatiques
- (6) lac légendaire situé au cœur du vieux Hanoi. Il fera ultérieurement l'objet de l'envoi d'une feuille de route et de plusieurs diaporamas

Diaporamas 97-1, 97-2 et 97-3

**Les vendeuses de rue
Hanoi – Viet Nam**

Jean-Michel GALLET

Vendeuse de rue – Hanoi – Ly Quốc Su
(14/08/2000)



Les photos de ces diaporamas ont pour objet de vous faire revivre et connaître cette modalité ancestrale de vente qu'est celle du commerce ambulant. Un commerce qui, il y a deux ou trois décennies, était alors en totale symbiose avec le vécu économique et sociétal des habitants de la capitale vietnamienne.

**

Le diaporama 97-1 vous en dresse le cadre général.

Le diaporama 97 – 2 est consacré à la vente de produits alimentaires

Le diaporama 97-3 à la vente d'autres produits

Les vendeuses de rue

Hanoi – Viet Nam

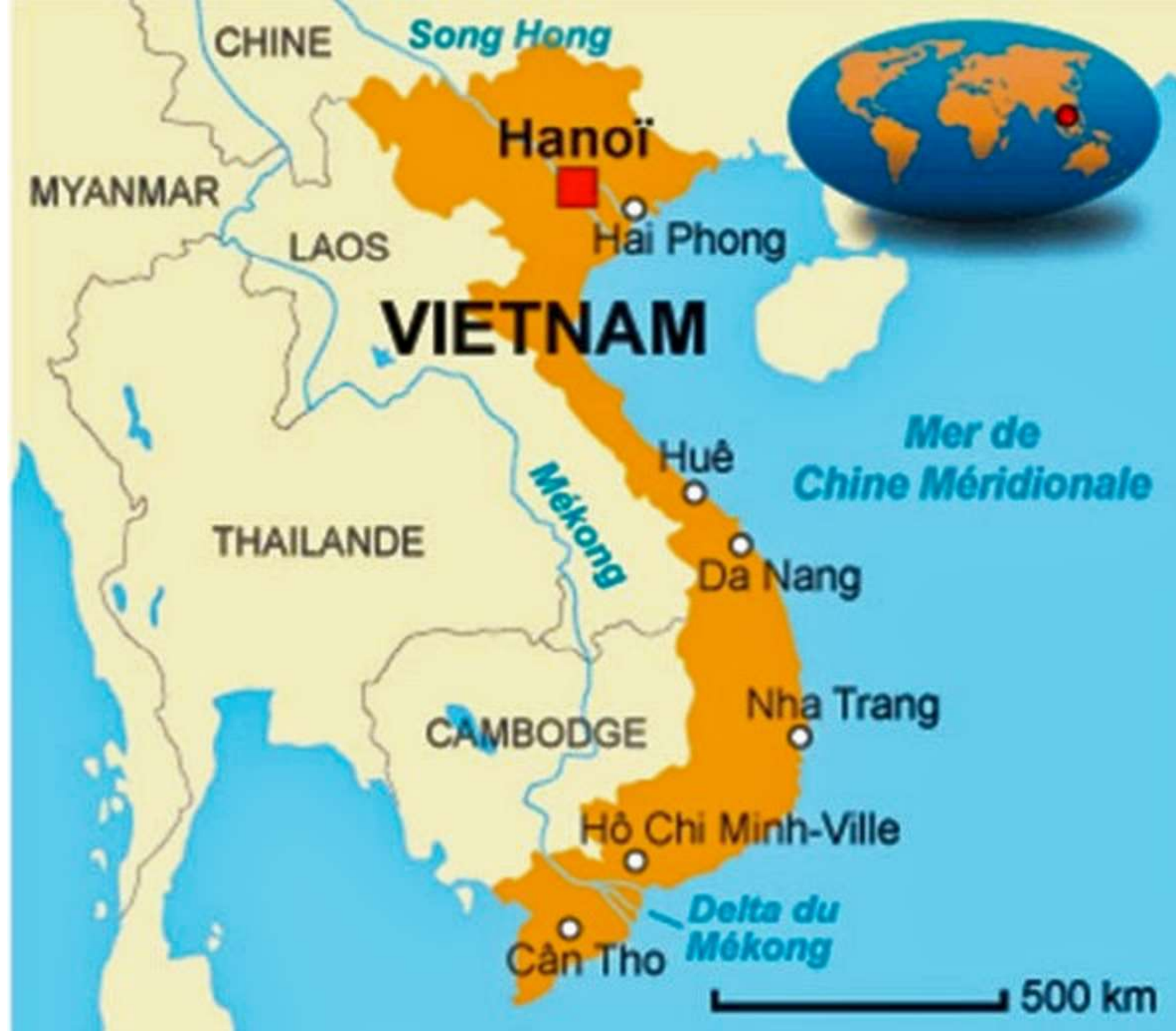
Diaporama 97-1

Le cadre général

Jean-Michel GALLET

La vente de rue se rencontre dans tout le Viet Nam.

Les photos des diaporamas, elles, n'ont été réalisées que dans la capitale, Hanoi.



Avant de vendre, il faut s'approvisionner.

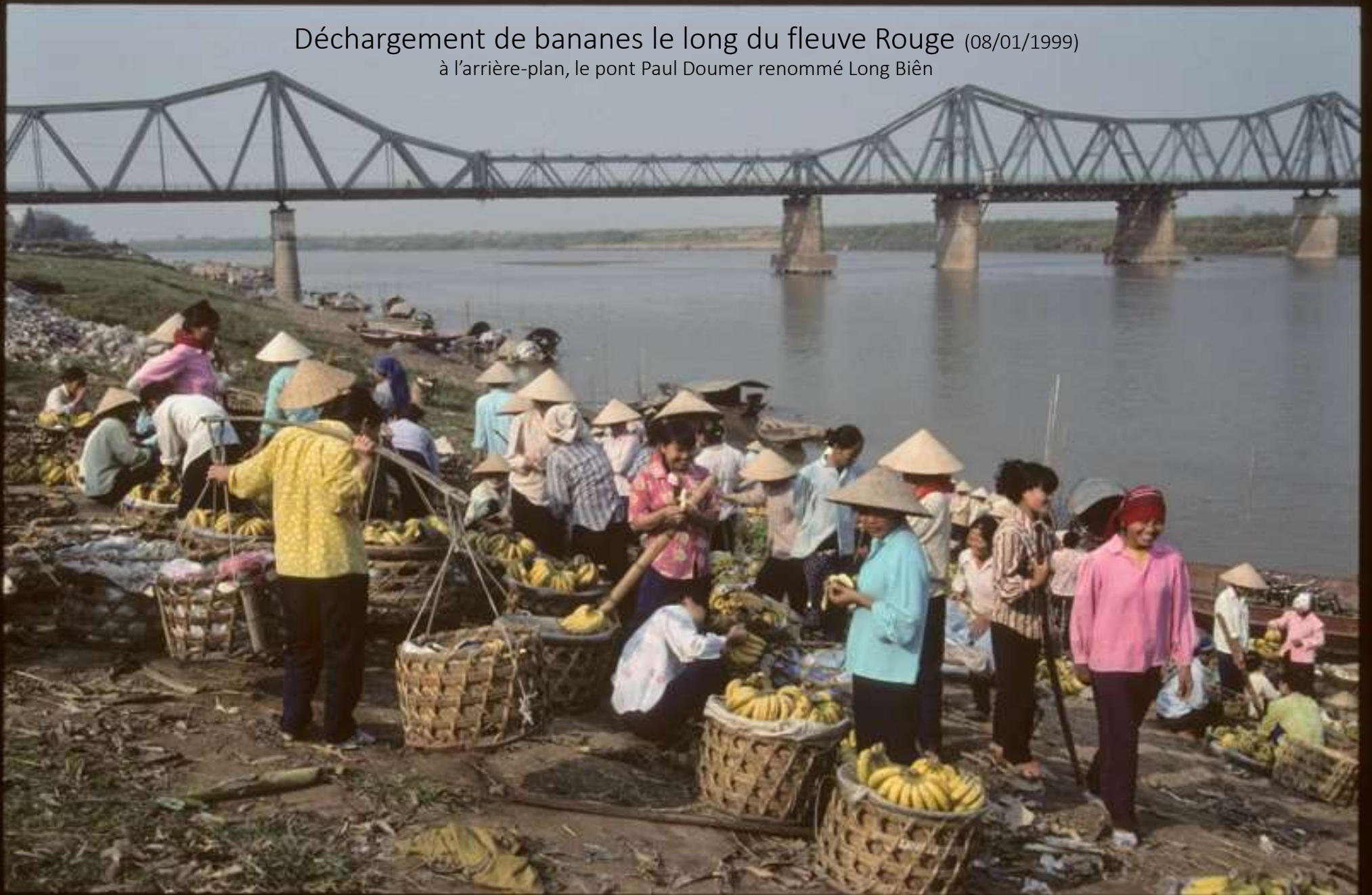
Des marchandises, qui, du moins pour les produits d'alimentation, arrivaient dans la capitale essentiellement par le Fleuve Rouge, ce fleuve qui enserme la ville dans une de ses boucles et la relie traditionnellement aux zones agricoles du delta.

Plus rarement, les marchandises arrivaient par un engin motorisé via des pistes longeant le fleuve Rouge.

Hanoi – arrivée de marchandises via le Fleuve Rouge (19/07/1992)



Déchargement de bananes le long du fleuve Rouge (08/01/1999)
à l'arrière-plan, le pont Paul Doumer renommé Long Biên





Sur une piste le long de la digue qui surplombe le fleuve Rouge (19/12/2000)

La vente de rue est une activité très majoritairement féminine, en tout cas pour les produits de nature alimentaire.

Les exceptions sont rares et ne sont pratiquées qu'en couple.



Hanoi – rue Nguyen Trai
(20/07/2001)

Des femmes qui, dès potron-minet, partent à l'assaut des ruelles de la capitale. Des silhouettes ployant sous le poids de palanches surchargées ou poussant un -souvent- antique vélo, lui aussi débordant de marchandises.

Hanoi – en arrière-plan : le pont Doumer, aujourd'hui renommé Long Biên
(19/07/1992)



Hanoi
(04/01/2000)



« voiturette » utilisée
par Mme Nhi, 75 ans,
vendeuse de soupes



Outre la palanche ou le vélo et plus rarement une « voiturette », les vendeuses emmènent parfois avec elles :

- une balance -romaine- si le produit à la vente doit être pesé
- un tabouret si la vente s'effectue à même le trottoir et non de façon uniquement itinérante
- pour les ventes de légumes, une bouteille d'eau pour les rafraîchir

Hanoi – rue Hang Bé

(22/12/1999)



Hanoi – rue Gia Ngho

(04/01/2000)





Hanoi (15/07/1992)

Hanoi
entre la digue et la rive
droite du fleuve Rouge

(13/08/1998)



La vente de rue, une activité toutefois assez habituelle de par le monde et qui pourrait donc paraître quasi banale, du moins aux yeux du visiteur .. si les vendeuses ne portaient pas quasi systématiquement un des, si ce n'est LE symbole du Viet Nam : un chapeau conique



Cette présentation du cadre général de la vente en rue serait incomplète si elle ne se terminait pas par un clin d'œil à la finalité de cette activité : gagner de quoi nourrir sa famille.

La dernière photo de ce premier diaporama sera donc consacrée à ce qui constitue un temps essentiel dans l'activité des vendeuses de rue : compter et recompter son argent.



Hanoi –lac Hoan Kiem (17/08/2001)

Les vendeuses de rue
Hanoi – Viet Nam

Fin du diaporama 97-1

Jean-Michel GALLET

Vendeuses de rue

Hanoi – Viet Nam

Vente des autres produits du quotidien

Diaporama 97 – 3

Jean-Michel GALLET

Dans la rue, les Vietnamiens peuvent trouver tout ce qu'il faut pour s'alimenter, évidemment en respectant la saisonnalité des productions.

Mais aussi, ce qu'il faut pour orner ou aménager sa maison, se vêtir, se distraire, etc .. Bref, tous les produits de grande consommation et du quotidien.

Ce sera l'objet de ce troisième diaporama sur les « vendeuses de rue » à Hanoi.

Vente en rue de fleurs

La décoration florale est un élément important dans la vie des Vietnamiens et, donc, dans la vente de rue. En toute saison, palanches ou vélos des vendeuses débordent de fleurs.



Hanoi – rue Hung Ba
(03/01/2004)

Hanoi

Ly Quốc Su

(14/08/2000)



Au-delà des fleurs, sont aussi proposés à la vente d'autres produits du quotidien : vannerie, poteries, tapis, chaussures, vêtements, etc ..

Des produits parfois volumineux et pondéreux alors proposés à la vente autant par des hommes que des femmes .

Vente de produits de vannerie

(16/08/1999)





Près du marché de Dong Xuan
(18/12/2000)



Vannerie concurrencée par le plastique
rue menant à la cathédrale
(12/07/1992)



Transport et vente de poteries
(14/01/2001)

Vente de feux-foyers

(15/12/1990)





Transport et vente de vaisselle
(14/07/2001)



Vente de tapis
(21/12/1999)



Vente de vêtements – Hoàng Hoa Tham
(21/12/2000)

Vente de chaussures
Hoàng Hoa Thám
(21/12/2000)



Vente de slippers
carrefour des rues Hàng Bào et Hàng Bè
(10/01/1999)





Vente de bâtons d'encens (vendeuse de droite) —Ly Quốc Su (14/08/2000)

Vendeuse de bâtons d'encens

(18/04/1999)



Vendeuse de cigarettes

(04/01/2000)



Vendeuse de lunettes
(11/07/1992)



En règle générale, la vente ne concerne qu'un seul produit, d'alimentation ou autre.

Il arrive, certes plus rarement, qu'un achalandage digne d'un bazar soit proposé à la vente.



Ly Thuong Kiệt
(22/12/2001)



(16/08/1999)

(14/08/2000)



Hoàng Hoa Thám
(21/12/2000)



(17/07/2000)



Dans cet inventaire « à la Prévert », on peut même rencontrer des ventes de produits insolites, comme celle d'animaux de compagnie .



Vente d'oiseaux
Le long du lac Hoàn Kiếm (19/07/2001)



(14/08/2000)



Vente de poissons rouges
(25/11/2006)

(25/11/2006)



Quel peut-être le devenir du commerce de rue, expression d'un temps, au Viet Nam, en voie de disparition. Le tourisme ? La livraison à domicile?

Il est vraisemblable que cette activité, si elle veut survivre, devra, demain, s'insérer dans un ensemble qui a beaucoup évolué ces deux dernières décennies.

Quel devenir ?



Je ne doute toutefois pas un seul instant que l'inépuisable esprit d'adaptation du peuple vietnamien saura, en conformité avec sa culture, trouver les réponses.

Les vendeuses de rue

Hanoi – Viet Nam

Vente des autres produits du quotidien

Fin du diaporama 97 – 3

Jean-Michel GALLET